# Langage et réalité

La "Tentative" (c'est ainsi qu'il l'appelle) menée par Fernand Deligny dans le village de Monoblet à partir des années 1950 a consisté à accueillir des enfants autistes délaissés par les institutions psychiatriques pour cause de troubles du langage trop importants pour être soignés, et à chercher à élaborer avec eux un mode de communication et un mode de vie qui n'en passe pas par le langage articulé. L'autisme, en effet, est généralement défini comme l'échec de l'accès par l'enfant à la réalité et au ~~langage~~ et corrélativement comme l'échec de la constitution d'une personnalité propre avec qui il soit possible, même *a minima*, de communiquer. Prenant le contrepied d'une telle définition, Deligny tente, en le rendant commun et partageable, d'élaborer le mode d'expression des enfants autistes en décelant ce qui, en lui, constitue un langage véritable, et de faire ainsi droit à une réalité radicalement autre que celle à laquelle faire ainsi droit à une réalité radicalement autre que celle à laquelle les autistes n'auraient pas accès. Une telle expérience met en évidence la tension, semble-t-il constitutive du rapport entre langage et réalité, rapport dont il s'agit d'interroger la légitimité et la nature, en interrogeant la raison de la coordination du langage et de la réalité. En première approche, on peut définir le langage comme la faculté de communiquer possédée par les êtres vivants (selon une définition extensive) ou par les êtres humains (selon une définition restreinte) par l'intermédiaire de signes organisés selon une certaine codification, et permettant un échange d'information ou l'expression d'états objectifs et subjectifs. Le langage est articulé et en puissance porteur d'un sens ; par contre, il n'est pas forcément parlé : la parole, en effet, concerne l'usage contre, il n'est pas forcément parlé : la parole, en effet, concerne l'usage du langage par une instance particulière, qu'elle soit singulière ("je") ou collective ("nous"). Or, le sens semble être ce par quoi la définition du langage doit faire intervenir la notion de réalité : la référence du langage à la réalité constituerait son sens, ou permettrait de rendre le langage signifiant, pour autant qu'il rendrait possible la désignation, la description ou l'expression de cette réalité. Or, premièrement, si le langage et la réalité sont deux ordres indépendants et si le "et" qui les relie ~~w~~ une coordination simple, le langage apparaît alors comme une certaine codification, fondée sur une convention, permettant de communiquer à propos de cet autre ordre que serait la réalité, entendue comme ce à quoi l'on aurait immédiatement affaire. Le langage ~~sur~~ alors à se mettre d'accord sur ce en quoi on agit et on vit; langage et réalité apparaissent comme deux structures stables et fiables, mais dont les coordonnées sont radicalement hétérogènes. Mais pour qu'il y ait signification, il faut que la réalité vienne donner au langage consistance, langage dont on a justement besoin pour désigner et décrire cette réalité. On semble alors heurter un rapport circulaire : le langage est-il *fonction* de la réalité alors heurter un rapport circulaire : le langage est-il *fonction* de la réalité ou la réalité fonction du langage ? Secondement, on peut estimer que le langage permet de dire ce qui est, donc exprime la réalité en tant qu'elle le précède et le fonde. Le "et" exprime alors un rapport de fondation. Mais la relation d'expression fait problème ; car si la réalité donne au langage son fondement, n'est-ce pas par la médiation du langage que nous avons accès à la réalité ? Et même, ne peut-on dire que, plus qu'une voie d'accès à la réalité, le langage est ce par quoi il y a réalité ? Dans ce cas, on pourrait aller jusqu'à faire du langage non seulement ce par quoi ceux qui en sont doués sont au monde, mais aussi ce par quoi le monde est doué de réalité. On voit donc que le lien entre langage et réalité est problématique pour autant voit donc que le lien entre langage et réalité est problématique pour autant que la plurivoicité de chacun des termes est fonction de celle de l'autre. Or, d'une part, si le langage et la réalité sont radicalement hétérogènes, alors on ne comprend plus la possibilité du sens, constitutif du langage : même dire n'importe quoi serait une impossibilité. Mais d'autre part, s'ils sont radicalement homogènes, alors on ne voit plus en quoi consiste la structure du renvoi qui justifie la particularité du langage par rapport à une réalité en elle-même muette. Il s'agit donc d'examiner la nature du lien entre le langage et la réalité et de demander si ce lien - de fondation, d'expression, d'étruc- dation - n'est pas lui-même produit pas le langage, ou s'il est producteur de celui-ci. Et pour cela, on ne pourra pas faire l'économie de l'instance qui prend en charge le langage, en demandant en quoi elle est déterminante de la réalité à laquelle elle se rapporte On examinera d'abord la question de l'expression, par le langage, d'une réalité entendue comme positivité dont l'accès est à sa charge. Puis on se demandera si, plutôt que la réalité ne fonde le langage dans sa légitimité et son efficace, ce n'est pas le langage qui constitue la réalité, en la structurant et en la rendant commune. Enfin, on envisagera la capacité du langage à dire la vérité, capacité dont on fera l'hypothèse qu'elle discrimine ce qui relève de la réalité et ce qui relève de l'irréalité.

\*

Il convient, dans un premier temps, de faire émerger les caractéristiques du langage par lesquelles celui-ci est susceptible d'être en lien avec une réalité que l'on définira, pour l'instant, comme une positivité avec laquelle on est en lien en tant qu'on la perçoit ou qu'on en fait partie. Autrement dit, que les signes constitutifs du langage soient conventionnels, arbitrairement décidés par le groupe qui use de ce langage, ou qu'ils soient faits à la semblance des choses du monde, le langage semble ou qu'ils soient faits à la semblance des choses du monde, le langage semble être la faculté par laquelle se trouve désignée (par des noms) ou décrite (par des propositions) la réalité. En ce sens, le langage est coordonné à la réalité en tant qu'il l'exprime avec fidélité, par la signification de ses unités de sens, sa syntaxe, et la cohérence des phrases articulées. On dira alors que le langage est fondé en réalité, selon un double registre : celui du sens et celui de la référence, par quoi le langage donne accès à la réalité. En quoi consiste, dès lors, le rapport de signification ? Et qu'est-ce qui fonde la fidélité de la signification à la réalité ? Une telle question engage un parcours de type génétique, convoquant le langage sous ses formes minimales (cris) et maximale (discours le langage sous ses formes minimales (cris) et maximale (discours articulé) et invitant à considérer par conséquent la variété des formes du langage, dont les langues sont une possibilité, mais aussi les codifications et les symboles de toutes sortes, pourvu précisément qu'elles satisfassent à l'exigence de sens. Cette exigence recouvre, on l'a dit, la signification, mais aussi la communicabilité par quoi le langage circule et est activé. C'est à un tel parcours que se livre Rousseau dans son *Essai sur l'origine des langues*. Parler d'origine des langues, c'est pour lui, en effet, signaler que les langues s'originent dans le langage, dont l'extension est plus vaste et les réquisits d'un autre ordre que celui du langage parlé (en quoi consistent les langues) Parmi ces réquisits, on compte singulièrement celui de la signification, terme qui signifie dans ce contexte l'impression, dans l'extériorité, d'une singularité intérieure. Le langage est doublement fondé en réalité dans ce cas : d'abord, parce que l'impression est immédiate, directe, garantissant ainsi la fidélité de la signification à la réalité qu'elle exprime ; sant ainsi la fidélité de la signification à la réalité qu'elle exprime ; ensuite, parce qu'elle exprime, c'est-à-dire intériorise, l'intimité de la réalité même, à savoir ce que Rousseau appelle le "coeur" et puis ~~w~~ la manière dont la réalité est vécue par un individu. Dans ce cadre, l'examen de la notion de signe sert à montrer le rapport transitif entre le langage et la réalité. Le signe peut être constitué par la voix ou le geste, il est signe, donc langage, en tant qu'il imprime une intériorité dans l'extériorité, ou qu'il signifie le rapport de cette intériorité à l'extériorité. Ainsi, si les gestes permettent de signifier les besoins, les mots permettent de signifier les passions. Les gestes servent à désigner et ordonner la réalité extérieure, tandis que les mots servent à décrire les sentiments et modifier ceux des autres. Le langage est l'expression les sentiments et modifier ceux des autres ! Le langage est l'expression du sens, en tant que celui-ci correspond à la réalité. En retour, le langage permet de donner une garantie à l'expérience faite de la réalité : par exemple, dit Rousseau, on sait qu'un corps est réel en touchant ce corps, parce que le mot "corps" désigne le coeur qui bat, le sang qui circule. Le langage, pour autant qu'il constitue un mode d'être, institue donc une continuité de la réalité aux signes *via* une signification dont le propre est la spontanéité. Le sens figuré d'un signe est l'expression directe de la réalité, tandis que le sens propre en est l'expression indirecte et par là moins réelle. Ainsi, la matérialité du langage est comme la garantie de son lien avec la réalité qu'il exprime : l'exclamation "un géant!" est plus proche de qu'il exprime : l'exclamation " un géant ! " w plus proche de la réalité que l'analyse " c'est un homme grand ?" parce qu'elle exprime la réalité en tant que vécue. Aussi la signification semble-t-elle être la garantie d'un lien de fondation entre le langage et la réalité pour . autant que cette réalité est vécue et pour autant que les signes en sont l'expression directe ou indirecte. Mais il convient alors de questionner la fonction de communication de ce même langage, qui n'est tel que si la réalité n'est pas seulement exprimée dans les signes, mais imprimée à quelqu'un ; corrélativement, la question de la communication invite à questionner, comme on l'a fait pour la signification, les conditions de possibilité de l'instauration de signes non pas simplement expressifs (comme les cris ou les gestes peuvent exprimer directement la peur devant un danger réel ou la faim) mais complexes et mettant en jeu le jugement ~~et la pensée~~. Autrement dit, il faut examiner de plus près en quoi consiste l'expressivité d'un langage qui ne cherche pas à être immédiatement expressif d'une langage qui ne cherche pas à être immédiatement expressif d'une positivité, mais qui prend en charge des opérations plus complexes, comme le refus, par exemple, ou le mensonge, opérations dont le rapport à la réalité est problématique. C'est à cette question que s'intéresse Rousseau, toujours dans l'*Essai*, lorsqu'il analyse la constitution des langues comme marqueur de la sortie des hommes de l'état de nature et mise en péril du rapport immédiat et non problématique du langage et de la réalité. La généalogie fabuleuse proposée par Rousseau explique l'apparition des langues par l'apparition de nouveaux besoins, ni simplement physiques, ni non plus simplement moraux, c'est-à-dire de l'ordre du sentiment, mais spécifiquement sociaux. Ces besoins sont liés aux nécessités du travail et de l'échange et exigent sont liés aux nécessités du travail et de l'échange et exigent un langage rationalisé et désensibilisé qui permette l'instauration de contrats juridiques. L'instauration de signes arbitraires, en discontinuité avec la réalité, va donc de paire avec la nécessaire introduction d'une médiation entre le coeur et l'expression. Celle-ci se trouve médiatisée et d'un cran éloignée de la réalité. Par exemple, le verbe "exprimer" peut alors posséder un double sens : exprimer directement quelque chose, donc s'exprimer ; ou exprimer quelque chose médiatement, ce qu' un contrat peut faire. Or, à partir de là, se trouvent introduites à la fois la possibilité de mentir et la possibilité d'avoir la puissance d'exprimer quelque chose ou de ne pas l'avoir. La différentiation du langage dans les différentes langues mais surtout la différentiation de la réalité au sein d'une même langue et ainsi la conséquence, pour Rousseau, de l'état social des hommes. D'une part donc, le langage semble exiger d'être communicable pour être véritablement langage, mais d'autre part la communication exige l'existence socialisée, laquelle va avec une perte de l'expression. Le rapport de signification n'est donc pas aussi simple que l'état de nature Le rapport de signification n'est donc pas aussi simple que l'état de nature le donne à imaginer, puisque l'état social ouvre la possibilité d'une irréalité faisant concurrence à la réalité : plus le langage se complexifie, plus il devient possible de paraître seulement sans être réellement, c'est-à-dire, pour reprendre les termes de Rousseau, d'exhiber l'irréalité de rapports conventionnels tout en renforçant la réalité vécue dans un bien auquel le langage n'a plus accès. Si donc le sens et la référence sont ce par quoi le langage donne accès à la réalité, dans la mesure où ils permettent de signifier quelque chose de réel, il n'en reste pas moins que la dimension conventionnelle des signes constitutifs du langage sont précisément ce qui permet à celui-ci de rendre réel tout ce qu'il désigne, donc en fait permet à celui-ci de rendre réel tout ce qu'il désigne, donc en fait d'abolir la différence entre la réalité et l'irréalité, si tant est que cette différence ait un sens en dehors du langage. Le parcours que nous avons proposé a donc plus mêlé l'écheveau qu'il ne l'a démêlé. et l'on se trouve face aux problèmes suivants : D'une part, si la positivité de la réalité rend possible l'expressivité ou l'inexpressivité du langage, alors le rapport entre langage et réalité est un rapport de fondation non problématique, mais qui ne semble pas convenir à l'usage rationnel du langage ni à la complexité des discours. D'autre part, on a mentionné la positivité d'un langage lui-même irréel, ou plutôt apte à faire exister l'irréalité (le paraître) aux dépens de la réalité (l'être), voire même d'une réalité non formulée. Mais a-t-on encore affaire à un langage, si ce que celui-ci désigne ou décrit est irréel ? Et a-t-on encore affaire à quelque chose comme une réalité, si elle est coupée de toute formulation et de toute publicité ? Soit il faut conclure que le rapport langage / réalité est un mauvais cercle, soit il faut faire l'hypothèse que le rapport de signification mène à l'aporie, puisqu'il ne coordonne pas de manière satisfaisante langage et réalité.

Dans ce cas, peut-on dire que la réalité, plutôt que de fonder le langage en fournissant, par le rapport d'expression ou de symbolisation, une signification adéquate et cohérente aux signes qui le constituent et à la manière dont les signes se composent entre eux, est elle-même constituée par le langage qui la prend pour objet ? Dans ce cas, la réalité serait le monde commun bâti par les hommes dont le langage est l'instrument de construction. Le problème est similaire à celui de la signification. Seulement, il ne s'agit plus de demander en quoi la signification permet de fonder le langage en réalité, mais de chercher ce par quoi le langage va langage en réalité, mais de chercher ce par quoi le langage va constituer une réalité commune à ceux qui en font usage. Le problème n'est donc plus tant celui de la justesse de l'expression, que de la légitimité de l'usage du langage. Plutôt donc que de s'intéresser au système de renvoi constitué par le rapport du langage à la réalité, on examinera donc la manière dont le langage est co-constitué par ceux qui en font usage : comment les relations entre hommes, relations médiatisées par le langage, fondent-elles la réalité ? Si l'on envisage la réalité non plus comme une positivité immédiate, donnée, mais comme une structure non fixe, alors on peut envisager que la coordination du langage à la réalité puisse être un rapport de constitution. Plutôt que de dire que le langage puisse être un rapport de constitution. Plutôt que de dire que le langage est institué à partir de la réalité, il faut alors faire l'hypothèse qu'il est plutôt l'institution même de la réalité, en tant que champ tendu par différents types de discours dont la signification n'est pas tant le point de départ que l'aboutissement Le chapitre " langage et réalité " de *Totalité et infini* de Levinas propose ainsi de concevoir la réalité comme le produit de la parole humaine c'est-à-dire de considérer que le monde n'est pas une réalité donnée mais constituée par le langage. Par conséquent, le langage n'est pas tant ce qui permet de dire quelque chose sur la réalité, que la constitution par le langage de ce dont il est possible de parler. Une telle conception implique de considérer que le langage est certes une faculté indépendamment de son usage, mais que cette faculté est toujours celle d'une personne particulière dans une existence propre. C'est pourquoi, selon Levinas, ce n'est pas tant le langage que la parole qui constitue la réalité. Ainsi peut-il écrire : " Ma parole est le don du monde à l'autre ". Or, peut-il écrire : " Ma parole est le don du monde à l'autre ". Or, le " don du monde " s'entend non pas comme la désignation à l'autre de la réalité, du monde réel, mais comme la constitution d'un champ d'existence commun à partir duquel la distinction entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas prend sens. A partir de là, Levinas peut opposer à la terminologie propre, entre autres, à la linguistique, une terminologie plus propre selon lui à faire comprendre cette constitution. Le langage constitue un " dire ", à partir duquel l'acte d'énoncer quelque chose devient possible ; le rapport du langage à la réalité n'est donc pas un rapport de *signification*, mais de " *signifiance* " par quoi la réalité vient à exister comme telle. Autrement dit, le langage ne décrit pas la réalité comme ce qui est ni ne la prescrit comme ce qui doit être la réalité comme ce qui est ni ne la prescrit comme ce qui doit êtr ou devrait être, mais l'institue. Le langage constitue la réalité et fonde le rapport de signification antérieur à toute communication. Toutefois, il faut alors demander qui, dans ce cadre, est l'instance par laquelle le langage constitue la réalité. Si l'on se contente de dire "moi", alors on risque de retrouver l'aporie du premier parcours; celui d'une dissociation du sens entre véritable et caché, ou d'une dislocation du langage entre la réalité intérieure et la réalité extérieure. Dans ce cas, il convient de faire des distinctions au sein des actes possibles d'un langage que nous avons pour l'instant pris en bloc. En effet, le langage ne permet pas seulement de décrire, de désigner, d'informer; il permet aussi de commander, d'ordonner, de refuser. Or, contrairement à la première série, la seconde fait intervenir nécessairement un autre locuteur que moi. Autrui permettra-t-il de sortir du cercle de fondation du langage dans la réalité ou de consti- tution de la réalité par le langage? Pour Levinas, Autrui est l'instance par laquelle je comprend que le langage n'est ni une totalité fermée de signes que je subie et que je transmets, ni non plus un agrégat de significations arbitraires et privées, mais une "totalité ouverte" par laquelle non seulement la réalité est co-instituée par les discours tenus par les hommes, mais aussi constituée selon un ordre qui repose dans la parole de l'autre homme, et non dans la mienne. En ce sens, Autrui est le fondement commun au langage et à la réalité, fondement par lequel le langage est sans cesse institué et la réalité sans cesse constituée. Dans le chapitre "Vérité et Discours", Levinas invite à considérer que si ma parole est le don du monde à Autrui, c'est en tant qu'elle ma parole est le don du monde à Autrui, c'est en tant qu'elle répond à son appel. Autrui est donc l'instigateur du langage pour autant qu'il exige que réponse soit donnée à son appel. (C'est pourquoi, dit Levinas, le premier mot est à l'impératif) et le premier mot peut être muet; ou c'est pourquoi aussi la première parole prononcée est à l'accusatif: "Me voici". Plus qu'un champ tendu de discours, la réalité serait alors un champ tendu de questions et de réponse et, loin d'être un donné sensible, elle est avant tout parole: ainsi le "Visage" d'Autrui n'est pas perceptible, puisqu'il brise le sensible et le donné propre à ma capacité de perception et de représentation, mais il est parole, et impératif de réponse. Le rapport du langage à la réalité, par conséquent, réponse. Le rapport du langage à la réalité, par conséquent, n'est pas un rapport de description ou d'expression, mais un rapport moral, c'est-à-dire une réponse au Visage d'Autrui, qui seul peut être qualifié d'expression. A l'inverse, la non réponse brise la constitution de la réalité: le texte "Personnage en figure" de *Difficile Liberté* la compare à une pétrification du visage : en un masque. Les conditions de constitution nous donc doubles : d'une part, une distinction entre le partage réalité/irréalité que je peux opérer en mon for intérieur dans le champ de ma représentation, et la présence d'Autrui qui fonde cette distinction ; d'autre part, une distinction entre réalité vivante et réalité morte, selon que le langage est ou non une réponse véritable à l'appel d'Autrui. La présence de l'Autre et ce que dit Autrui semblent donc pouvoir légitimer la constitution de la réalité par le langage. Toutefois une question reste en suspens : peut-on dans ce cas constituer une réalité illusoire ? Autrement dit, si la réalité est constituée par le langage et quand bien même cette constitution serait garantie et légitimée par Autrui, la réalité comprise comme ce que l'on perçoit légitimée par Autrui, la réalité comprise comme ce que l'on perçoit ou ce que l'on sait peut-elle ultimement relever de la croyance ou de l'illusion ? Pour Levinas, oui, pour autant que même la réalité relève de la morale c'est-à-dire du respect d'Autrui. Mais face à cette constitution légitime de la réalité par le langage, ne peut-on envisager une contre-constitution d'une réalité sans Autrui, et dont la réalité ne serait pas évaluée par sa teneur morale, mais par son effet sur la vie des hommes ? Peut-on, somme toute, croire que la réalité est autre qu'elle n'est, et cela, par le seul biais du langage ? Prenons l'exemple de l'essai sur les *Fausses nouvelles de la guerre* de Marc Bloch, où l'historien s'intéresse à la "zone de formation des légendes", c'est-à-dire à la zone proche du front où le discernement des légendes`, c'est-à-dire à la zone proche du front où le discernement des soldats n'est pas assez clair pour discriminer entre une "vraie" et une "fausse" nouvelle. Or, c'est ce qui est "cru" comme vrai qui va déterminer la réalité de telle ou telle offensive... Cet exemple vise à montrer que si le langage constitue la réalité, c'est en tant que toute parole, ou activation du langage, est susceptible d'avoir une efficace. Un langage avec ou sans effet détermine la réalité d'une action ou au contraire peut frapper d'irréalité une existence. Dès lors, il convient d'ajouter un élément à l'hypothèse selon laquelle la réalité est un champ tendu par le langage, à savoir la distinction entre ceux dont la parole est effectivement constituante, et ceux dont même la parole est constituée. On peut pour cela emprunter à l'essai de Bourdieu intitulé "Décrire et prescrire". Dans le recueil *Langage et pouvoir symbolique*, la distinction entre "structure structurante" et "structure structurée". Pour nous, cela revient à discerner au sein de la constitution de la réalité par le langage entre le langage qui a un tel pouvoir et celui qui n'en a pas, autrement dit, entre ceux dont le langage est suivi d'effet (c'est le cas dans le cadre, par exemple, de ceux qui emploient la langue légitime de manière autorisée), et ceux dont il n'est pas suivi d'effet; et cela dépend du statut "autorisé" dont il n'est pas suivi d'effet ; or cela dépend du statut "autorisé" ou non du locuteur. Un locuteur non autorisé ne constitue pas la réalité, puisque son propre discours est frappé d'irréalité. A ce stade, nous faisons face à deux problèmes. D'une part, soit la réalité constituée par le langage court le risque d'être une illusion créée par le langage, c'est-à-dire une fable (si elle est créée à dessein?) ou une croyance; ce qui ~~par~~ demande de poser à nouveaux frais la question de la légitimité d'une telle constitution. Soit, la réalité est une illusion *bien fondée* mais on retrouve le cercle de la fondation langage / réalité. D'autre part, le langage se voit lui-même menacé d'irréalité s'il est impuissant à constituer le monde. Plus encore que la plurivocité est impuissants à constituer le monde. Plus encore que la plurivocité du langage et de la réalité, c'est leur pluralité qui est en jeu.

Or, s'il semble possible d'envisager que "la" réalité recouvre en fait une pluralité de réalités constituées chacun par un langage, alors, il convient de soumettre à l'examen non seulement cette pluralité mais aussi les différents types de discours susceptibles de constituer différents types de réalité. A partir de là, il s'agira de comprendre si cette pluralité est irréductible - et dans ce cas, pourquoi une réalité vaut comme plus réelle qu'une autre. Or, si on définit le vaut comme plus réelle qu' une autre . Or, si on définit le langage comme discours, et la réalité non plus comme vécue, ni comme positivité, ni comme croyance légitime ou illégitime, mais comme Vérité, alors la question du dire vrai intervient comme instance de discrimination entre la réalité ou l'initialité tant du monde (premier sens de la réalité) que du langage lui-même. En d'autres termes, il s'agit de convoquer ici la notion de syntaxe en tant que ce qui fonde l'ordre tant de la réalité que du langage afin d'interroger la manière dont langage et réalité se coordonnent à la vérité ou non plus l'un à l'autre. Reprenons un instant la question de la pluralité de la réalité : on a vu que celle-ci semble être fonction non pas simplement du langage, mais du langage en tant qu'il a le pouvoir de constituer la réalité, c'est-à-dire de se faire entendre et d'être cru. Le langage dans son usage de fait a mis en péril la constitution légitimée en droit par la présence d'Autrui, à qui je dois le monde. Il s'agit donc d'interroger les propriétés du langage qui le rendent susceptible de frapper de réalité ou d'irréalité telle proposition de monde. Pour cela, on fera l'hypothèse d'un travail possible du langage sur la véridiction en tant que le dire vrai est à même de discriminer non pas tant entre réalité et irréalité, mais précisément entre réalité légitime et réalité illégitime. En s'attachant à la question du dire poétique et de l'imitation, le débat du livre X de la *République* de Platon invite à un tel parcours. Le problème y est en effet de savoir comment le langage peut dégrader le réel en irréel et ainsi de situer le langage de manière transversale de l'âme jusqu'à l'écrit pour voir dans quel cas il participe de ce qui est en réalité (et il faut pour voir dans quel cas il participe de ce qui est en réalité (et il faut comprendre, dans ce cadre, de ce qui est en vérité), ou dans quel cas il rend irréel cette réalité. Dans ce texte, la poésie est prise comme exemple d'une telle dégradation, par opposition au langage intérieur de l'âme avec elle-même ou même par opposition à la "traduction" (le terme est pris au *Cratyle*) de la forme dans la matière en quoi consiste la fabrication d'un objet ou d'un discours sensé - dans ce cas, on traduit les formes dans les syllabes et les sons. Premièrement, Socrate qui est ici le locuteur invite à un déplacement : il s'agit de comprendre par les idées, non les mots, sous l'élément du langage ; pour là, on comprend par le dialogue de l'âme avec elle-même, en quoi consiste pour les hommes le rapport à la réalité comprise au sens de ce qui est en vérité, or un langage qui peut se parer de la fixation en des mots. Deuxièmement, il faut alors considérer qu'il ne s'agit pas d'opposer à un langage irréel (la poésie) un langage fondé en réalité (celui de Socrate), mais . de comprendre comment le langage parlé peut puiser à la source de la réalité tout autant que l'âme, et ainsi prétendre à constituer la politique et sociale de la Cité de manière légitime. En d'autres termes, Socrate invite à reconduire les notions de langage et de réalité à celle de vérité, non pas pour les annuler, mais pour leur donner une véritable consistance. C'est pourquoi la question du rapport du langage et de la réalité est située en lieu très précis non pas de la signification, ni de l'expression, ni du rapport à l'autre, mais de la définition, élaborée de manière dialectique : l'enjeu est de trouver les véritables articulations, par lesquelles la réalité est ensuite susceptible d'être articulée (formulée) en réalité. Le mot est fondé par la définition, pour autant que la définition articule un assemblage de formes intelligibles, articulation pure le langage a pour charge de traduire dans les syllabes et les sons. Ceci étant, le double rapport du langage et de la réalité à la vérité, par quoi le langage est véritablement langage, et la réalité, réalité véritable n'est ni un rapport de fondation, ni un rapport de constitution, mais bien dialectique. En ce sens, on peut dire que le rapport de la réalité et du langage, et de ces deux notions à celle de vérité, est coordonné de manière intersubjective. En effet, pour mener à bien, et jusqu'au bout, un examen dialectique, il convient de régler la discussion et de savoir parler, précisément. Dans le corpus platonicien, l'opposition entre les sophistes, notamment Calliclès, corpus platonicien, l'opposition entre les sophistes, notamment Calliclès, & Socrate, est paradigmatique en tant qu'elle permet de mettre en évidence la lutte entre deux prétentions concernant la coordination du langage & de la réalité. *Le Sophiste*, en évoquant la "méthode diacritique", celle de Socrate contre les sophistes, propose par exemple de distinguer entre la dialectique véritable, puis reconduit. les opinions imprimées è la science de ce qui es bien ou mal, v la dialectique sophistique, qui estime qu'il fau comparer entre elle les opinions pour ~~choisir~~ de meilleu ~~et~~ le pire. Il s'agit ainsi de montrer en quoi le dialogue es un type de discours où peu avoir lieu è la fois une discusion sur les nonms du langage et les diférents manières selon lesquelles il contitue la (ou les) réalité(s), et de trancher cette discusion en faneur de la dialectique : celle-ci permet en effet de montrer que, si l'on ne reconduit pas langage et réalité à la question de la véridiction, alors on ne peut rien savoir en vérité, et on détruit ainsi ce qui es véritablement réel : puissance de destruction dont le langage es porteur, et qui exige de la part de ceux qui en font usage une conscience de leur responsabilité. de ceux qui en font usage une conscience de leur responsabilité. Ainsi, le dialogue exige de savoir parler, c'est-à-dire à qui l'on parle et de quoi, mais non pas pour décrire ce qui se donne comme réalité ni pour prescrire une réalité qui vaudrait mieux qu'une autre : le dialogue se présente plutôt comme la modalité interrogative du langage par laquelle la réalité est susceptible d'être reconduite à ce qu'elle est en vérité, en bien ou mal. A l'inverse, le discours sophistique admoneste l'interlocuteur de façon à lui faire opter entre deux réalités possibles, sans savoir sur ces réalités, c'est-à-dire sans savoir par quoi les choses sont ce qu'elles sont. Ce qui n'exclut en rien le pouvoir de raconter du langage, non plus que celui de travailler poétiquement sur la traduction langage, non plus que celui de travailler poétiquement sur la traduction du vrai dans les syllabes et les sons. Non plus que l'affrontement entre diverses opinions et interprétations, pour autant que les interlocuteurs veuillent que la mise à l'épreuve du langage soit décisoire. Pour conclure, retraçons rapidement le chemin parcouru. Il s'agissait d'interroger la coordination entre langage et réalité afin de déterminer la nature de ce lien - la simple coordination ne semblant pas être une option possible, pour autant que les deux termes de la relation semblaient se définir l'un par l'autre, quoique problématiquement. Dans un premier temps, on a demandé si le rapport de signification et d'expression suffisait à rendre compte de ce lien, entendu alors comme lien de fondation. Mais cette option s'est avérée être un mauvais cercle, étant donné le pouvoir de déréalisation dont s'est trouvé doté le langage, et le mutisme d'une réalité susceptible de demeurer informulée. On a donc tenté d'envisager que la réalité puisse être ce que le langage constitue, du fait de la propriété de communicabilité qui lui est propre : le langage est ce par quoi je dis quelque chose à quelqu'un, l'autre étant alors ce qui légitime et justifie ma parole. La réalité est alors apparue comme un champ de discours, c'est-à-dire comme un champ à la fois où le langage est activé et où le monde commun (second sens de la réalité) est constitué. Mais l'exposition de ce lien de constitution, légitimé moralement, a été mis en péril par le fait que le champ d'appel et de réponse qui constitue la nature du langage, est aussi un champ de force où s'affrontent des instances constituantes et des champ de force où s'affrontent des instances constituantes et des instances constituées du langage, les uns ayant droit à la parole, les autres non. Le cercle brutal du fait a donc de nouveau réduit le lien de constitution du langage et de la réalité non plus un mauvais cercle, mais un espace de dominations. On a donc enfin voulu reconduire à la question de la véridiction les deux termes de la relation, pour voir si leur tension pouvait être résolue non pas dans un cercle, ni dans la violence, mais dans un rapport *éthique* dans le dialogue, véritable lien de constitution des normes du langage et de la réalité, lien de parole et d'écoute où les choses du monde comme du discours peuvent entrer en résonance. Dialogue qui, l'expérience de Deligny le montre, n'est pas forcément Dialogue qui, l'expérience de Deligny le montre, n'est pas forcément celui des mots, mais celui des présences ou des âmes.